

L'Illustration, n° 2704

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire Dreyfus](#)

Présentation

Date 1894-12-22

Genre Presse (numéro de revue)

Mentions légales Fiche : Centre d'Études sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Editeur de la fiche Jean-Sébastien Macke, Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Description & Analyse

Période de l'affaire Dreyfus 1/7 - De l'arrestation du capitaine Dreyfus (15 octobre 1894) à son transfert à l'île du Diable (13 avril 1895)

Contributeur(s)

- Macke, Jean-Sébastien (édition scientifique)
- Walter, Richard (édition numérique)

Citer cette page

L'Illustration n° 2704, 1894-12-22

Jean-Sébastien Macke, Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 25/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

https://eman-archives.org/Zola_Dreyfus/items/show/35

Copier

Ce numéro est accompagné d'un supplément en couleurs.

L'ILLUSTRATION

Prix du numéro : 75 cent.

SAMEDI 22 DÉCEMBRE 1894

52^e Année. — N^o 2704



LE COLONEL MAUREL
Président du Conseil de guerre. — Phot. Grossin.



LE COMMANDANT BRISSET
Commissaire du gouvernement. — Phot. A. Burgaud.



LE CAPITAINE DREYFUS



M^e DEMANGE
Défenseur du capitaine Dreyfus. — Phot. Pirou.

LE PROCÈS DE HAUTE TRAHISON DEVANT LE CONSEIL DE GUERRE DE LA SEINE

sent. On apporte son obole comme on peut. La Loïe Fuller, elle, tournoie, poudroie et flamboie pour l'œuvre du crup. Il paraît que la célèbre danseuse américaine, qui a révolutionné le monde et créé des étoffes, des écharpes, des papiers *Loïe Fuller*, va se transformer en actrice de drame. Elle va jouer ou mimer une *Judith*. Elle tranchera la tête d'Holopherne dans un rayon de lumière électrique, et elle a trouvé un *bruc* inédit et inouï qui, paraît-il, fera courir tout Paris et plongera dans la désolation Mme Roussel, laquelle a écrit une *Judith* qu'elle accusait M. Victorien Sardou d'avoir utilisée dans *Gismonda*. Pauvre M. Sardou ! Il avait autre chose à faire. Toujours est-il qu'on verra — je dis : on verra — la tête d'Holopherne tomber sous le couteau de Judith Fuller. Je ne sais pas si ce sera du grand art, mais ce sera de l'art attractif, et on m'assure que la Loïe Fuller est allée demander des conseils d'art dramatique à l'homme qui a découvert Aimé Desclée, et qui en a deviné bien d'autres. M. Alexandre Dumas fils.

Si la tragédie devient de la pantomime et de la pantomime-pittoresque et artistique, vive la tragédie, et allons vite applaudir ce malheureux Holopherne.

Si méchamment mis à mort par Judith !

Ce sera toujours bien aussi émouvant que les drames scandinaves — et tout aussi psychologique. Savez-vous ce qu'ils font, les drames scandinaves ? Par réaction, ils poussent au succès énorme de grosses cocasseries, comme l'*Hôtel du Libre-Echange*. Et — chose plus étrange ! — voilà le *Domino noir* qui plait, qui attire la foule à l'Opéra-Comique ! Le *Domino noir* ? Parfaitement. Tout arrive. Ceci ramène cela. Un petit turulutu semble agréé après les téâtralités, et après le cycle Wagner nous avons le tricyle Auber.

Nous en reverrons bien d'autres.

RASTIGNAC.

BABEL

Pour l'amateur philosophe qui, sans prendre part lui-même à la mêlée, se contente du simple fauteuil d'orchestre délivré au guichet de la vie, le spectacle depuis ces dernières années est fertile en émotions et en enseignements.

Toute la pièce se joue autour du vœu d'or et les péripéties burlesques ou tragiques, les contradictions, les antithèses, les ironies, sont brodées sur cette trame éblouissante par la force que les Anciens nommaient : Fatalité ! et que nous appelons, nous modernes, Providence ou Hasard, suivant que nous croyons ou non à l'ingénierie divine dans les choses humaines.

Le mal de l'or — mal du siècle — fait chaque jour des victimes, innocentes ou coupables. Deux cercueils viennent encore de disparaître importants des hommes que la calomnie, née de ce mal, avait terrassés !

Et, pendant que les uns vont en terre et les autres en prison, que ceux-ci grincent de misère, que ceux-là agonisent de jouissances, le trafic continue, la criée se poursuit où s'adjudiquent les honneurs, les croix, les heures triomphales, et aussi les souffrances et les lachetés ; la lutte devient sauvage, faisant couler plus de sang et de larmes, et le public est là, comptant les coups, jugeant les performances, applaudissant les cabotins, et riant, d'un rire stupide de foule, lorsque quelque grand adversaire vient à s'abattre dans la poussière !

Il se complaint à ce jeu de massacre, se grissant de la bestiale sensation des démoiselles, hurlant la joie quand un horion est largement appliquée.

— Bien tapé ! a-t-il crié, il y a deux ans, quand tout le parlementarisme craquait sous le poids des hontes. A bas, les chéquards !

Et la presse était la surexcitant les colères, les rancunes, les basses jalousies, répétant les calomnies, parlant au nom de l'honneur et de la probité nationale.

— Bien tapé ! répète ce même public aujourd'hui, en voyant la procession des maîtres-chanteurs se rendre au Palais de Justice. Et, chaque jour, il ouvre ses journaux — achetés quand même — pour voir si quelque nom ne va pas s'ajouter à la liste fatale.

Il avait dit : La politique est pourrie ! Il dit : La presse est vendue ! n'ayant jamais le sens des distinctions, heureux de voir s'écraser une autre puissance.

Enfin lorsque le crucifix, symbole immense, rejeté des murs de l'école, est venu se briser dans les tomberaies officielles, il a proféré son fameux : « Bien tapé ! comme il est prêt encore à le lancer demain, sitôt qu'un galon sera arraché, qu'une hiérarchie sera culbutée, sitôt qu'on aura termi une gloire ou ridiculisé une légende.

Et cependant, si l'on écoute séparément les individus de ce public, bourgeois, fonctionnaire, commerçant, propriétaire, politicien, citoyen quelconque, combien leur langage est différent !

Se sont-ils indignés le matin, à la lecture d'un scandale de l'or, cela ne les empêche guère, redevenus pratiques dans la journée, de converser de la sorte :

« Mon cher, les affaires sont les affaires ; on a beau dire : le désintéressement, l'honneur, la vertu, c'est très joli toutes ces balançoires-là, mais, en attendant, il faut faire bouillir la marmite, et au prix où est le beurre !...

« La vertu ? Mais elle fait sourire ; et il n'est pas jusqu'aux immortels qui ne se tordent intérieurement en décernant les prix Montyon.

« La morale ? Oui, je ne dis pas, il en faut... la famille... les enfants, le décompt... mais enfin, on ne fait pas grand mal en se rappelant, de temps en temps, que l'on n'est pas de bois.

« La prohité ?... Parlbleu, je ne vais pas vous voler votre montre. Nous ne voulons cependant pas que je travaille pour rien ; que je vous donne, pour le simple plaisir, mes peines, mon influence, mes relations, mon papier, mon génie des affaires... J'ai des besoins, comme tout le monde !

.... « Il y a une commission à toucher ?... Eh bien, si je la refuse, un autre la prendra, peut-être plus forte. Je ne vois pas pourquoi je serais plus bête que lui.

« Le désintéressement ?... Ah ! mon ami, vous êtes naïf si vous vous imaginez arriver à quoi que ce soit sans l'intrigue. Dans le temps où nous vivons, il faut du piston ! L'intelligence, la valeur, le travail... en voilà des balivernes dont on ne s'occupe guère !...

« En bien ! si vous avez des armes, servez-vous-en !... un autre se montrera moins discret que vous... sans avoir encore vos qualités.

« Tout le monde le fait, vous seriez bien honné de vous gêner... Ce n'est pas un acroc de plus ou de moins à la morale, à l'honnêteté, à la justice, qui puisse compter ; ça se perd dans le tas !...

Les mêmes enfin, après avoir tonné le matin contre les meurs du temps, après s'être déboussés, dans la journée, avec leurs intimes — de façon contradictoire — se retrouvent le soir, après le dîner, le dos à la cheminée, dans quelque réunion mondaine ou de famille, politique ou privée.

Un, dans l'après-midi, a gagné sa petite commission, l'autre a exercé une habile pression (voyez *Chantage*, dict. Larousse) ; celui-ci a enlevé la place d'un ami, celui-là lui a pris sa femme ; aussi l'heure des sentencieuses maximes a sonné :

— Il n'y a plus d'hommes de devoir, disent-ils, il n'y a que des hommes d'argent !...

— On ne songe pas au pays, qui est au-dessus des convolités et des marchandages...

— Un gouvernement qui se respecte et veut être respecté doit, avant tout, restaurer le principe d'autorité...

— Il faut museler la presse : sa liberté est une licence, et sa publicité un scandale !

— Les meurs sont pitoyables, on ne pense qu'à la jouissance ! Spéculation est le dernier mot de tout, des affaires comme des amours, de l'art comme de la politique...

— Il faut empêcher la presse : sa liberté est une licence, et sa publicité un scandale !

— Les meurs sont pitoyables, on ne pense qu'à la jouissance ! Spéculation est le dernier mot de tout, des affaires comme des amours, de l'art comme de la politique...

— Il faut empêcher la presse : sa liberté est une licence, et sa publicité un scandale !

— Que l'or est le dieu de l'humanité ?

— Que les faveurs politiques ou populaires tombent souvent sur les plus indignes — ou même les plus criminels ?

— Que les hommes sont lâches, menteurs et sen-

suels ? Mais tout cela, d'autres l'ont dit avant vous, et beaucoup mieux. Sans remonter au déluge, — qui n'a été d'ailleurs qu'une lessive universelle, — l'antiquité nous en offre des exemples édifiants. Aristophane, dans les *Guêpes* et dans *Plutus*, n'a pas moins fort tendre pour ses contemporains.

Juvénal commençait une de ses immortelles sautes par cette phrase : « A quelle époque le torrent des vices fut-il plus furieux ?... N'est-elle pas deux fois sainte parmi nous la majesté des richesses ?... Certes, les siècles futurs n'ajouteront rien à notre dépravation, l'*infamie est à son comble* !... »

Plus près de nous, les grands écrivains du dix-huitième siècle dénonçaient la pourriture de leur époque.

Enfin, tous, depuis les prophètes sacrés jusqu'aux moralistes d'hier, ont pris texte de la démoralisation universelle pour prédire la fin d'un monde !

— Mon Dieu ! Je n'ai pas la prétention de reconnaître autre chose, c'est qu'aujourd'hui aussi on sent la fin : fin de régime, fin d'une ère sociale, fin d'une époque, fin de la paix, fin ou fusion de castes, de races ou de peuples, je ne sais, mais il semble qu'une évolution se termine et qu'une autre bientôt va commencer.

Ceux qui pensent éprouvent l'angoisse que cause l'approche d'un orage, lorsque l'atmosphère pèse lourdement sur les êtres et que, les premières gouttes s'écrasent sur le sol, la rafale, à l'horizon, courbe les hautes cimes des arbres et les brise.

Il me paraît aussi que le vent de tempête a déjà fait des ruines et que pas mal de dieux sont à terre : divinités de la Foi, du Devoir, de la Politique, de la Finance, de la Presse... et demain les autres !

Partout contradiction et confusion ; c'est la débandade de Babel : les ouvriers de l'œuvre communie se dispersant au milieu des injures, des coups, des jalousies, des rires même, ne comprenant plus leurs langages ni leurs intérêts, pris enfin de vertige et de folie, acharnés à démolir de leurs propres mains l'orgueilleux édifice de leur génie !

MICHEL PROVINS.

NOTES ET IMPRESSIONS

La mort semble avoir des jours où elle cherche dans toutes les carrières des proies rares à enlever.

GUIZOT.

La politique crée les inimitiés, la politique les efface.

BEULÉ.

On gagne peu à être un homme d'honneur dans ce siècle de marchands.

ART ROE.

Le christianisme a beaucoup fait pour l'amour en en faisant un péché.

(*Le Jardin d'Épître.*) ANATOLE FRANCE.

Nous appelons immoraux ceux qui n'ont point notre morale, et sceptiques ceux qui n'ont point nos propres illusions.

Idem. ANATOLE FRANCE.

La modestie est une très utile vertu, qui sert à nous faire pardonner notre valeur ou notre nullité.

PAULINE 9.

Discuter, c'est douter.

URBAIN GOHIER.

Notre premier joug nous attire le reste de la vie, et nous y retourner malgré nous-mêmes.

MARCEL PRÉVOST.

La vérité seule est grande, et l'art n'est fait que de vérité.

EM. ZOLA.

Une femme est franche quand elle ne fait pas de mensonges inutiles.

ANATOLE FRANCE.

Un moyen de se maintenir au pouvoir, c'est de faire soi-même le mal qu'on ne veut pas laisser faire par ses adversaires.

Il nous arrive de réussir par nos fautes mêmes, et nous n'en sommes pas moins fiers du succès.

G.-M. VALTOUR.



LE PROCÈS DE HAUTE TRAHISON. — Le Conseil de guerre.

NOS GRAVURES

L'AFFAIRE DREYFUS

Le capitaine d'artillerie Dreyfus, accusé de haute trahison, vient enfin de comparaître devant le premier conseil de guerre, siégeant à Paris. Les débats de cette affaire qui, dès l'origine, a si vivement ému et passionné l'opinion publique, ont commencé le mercredi 19 décembre.

C'est, on le sait, dans un quartier retiré de la rive gauche, rue du Cherche-Midi, que s'élève, juste en face de la prison, l'hôtel affecté aux services de la juridiction militaire. La salle d'audience, située au premier étage et donnant sur une cour intérieure, est, comme on peut s'en rendre compte d'après notre gravure, une pièce presque carrée, de dimensions restreintes et d'une simplicité glaciale. Pas la moindre décoration : un vulgaire cartel accroché à la muraille nue, enduite d'un badigeon jaunâtre ; au fond, au-dessus du tribunal, un tableau représentant le Christ en croix ; au milieu un poêle de fonte ; un ameublement rudimentaire.

Le conseil est présidé par le colonel Maurel, du 129^e de ligne, en garnison au Havre, dont nous donnons d'autre part le portrait. Placé à la tête de ce régiment depuis 1890, cet officier supérieur arrive au terme de sa carrière, devant être atteint par la limite d'âge le 29 avril prochain. Ses assesseurs sont : à sa droite, le lieutenant-colonel Echemann et le commandant Patron, du 154^e de ligne ; le capitaine Freystatter, de l'infanterie de marine ; à sa gauche, le commandant Florentin, du 113^e ; le commandant Gallet, du 4^e chasseurs à cheval ; le capitaine Roche, du 39^e de ligne. A quelque distance de l'estrade où siègent les juges, une table pour le commandant Brisset, commissaire du gouvernement, chargé de soutenir l'accusation, et pour le greffier en chef, M. Vallecalle.

L'accusé a pris place sur une banquette à gauche du conseil, ayant à côté de lui l'officier de la garde républicaine qui l'escortait au moment où il a été introduit. Derrière se tient son défenseur, M^e Demange, l'éminent avocat du barreau de Paris, dont nous n'avons pas à rappeler les titres à la notoriété. Le capitaine Dreyfus est en petite tenue, mais sans armes, conformément aux prescriptions du règlement. C'est un homme de trente-cinq ans (il est né à Mulhouse, le 8 octobre 1859), mince et de haute taille. Front dénudé, visage plat assez fortement coloré, nez retombant, menton carré, légère moustache blonde, tels sont les traits caractéristiques de sa physionomie. Le lorgnon qu'il porte ne permet pas de saisir très distinctement l'expression de son regard.

Le conseil, ainsi qu'on l'avait prévu, ayant ordonné le huis clos après l'interrogatoire sommaire de l'accusé, les spectateurs de la première audience n'ont pu assister qu'au prologue de ce drame judiciaire, dont les péripéties les plus curieuses et les plus poignantes devaient, jusqu'au dénouement, rester pour le public l'inconnu mystérieux et troublant.